

Dai Sijie

L'Évangile

selon Yong Sheng



Par l'auteur de
Balzac et la Petite Tailleuse chinoise

folio

COLLECTION FOLIO

Dai Sijie

L'Évangile
selon Yong Sheng

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019.

Couverture : Détail d'une fresque de la *Maison du bracelet d'or*,
I^{er} siècle après J.-C. Pompéi.

Museo Archeologico Nazionale, Naples.

Photo © Agostini Picture Library / L. Pedicini / Bridgeman

Écrivain et cinéaste, Dai Sijie, d'origine chinoise, vit entre la France et la Chine depuis quinze ans. Il a réalisé six longs métrages, dont *Chine, ma douleur*. Son premier roman, *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* (2000), a connu un immense succès international et a été récompensé par plusieurs prix. *Le complexe de Di* (2003) a, quant à lui, reçu le prix Femina en 2003. Il est l'auteur de quatre autres romans dont *Par une nuit où la lune ne s'est pas levée* (2007) et *L'Évangile selon Yong Sheng* (2019), parus aux Éditions Gallimard. En 2019, l'Académie française lui a décerné le Grand Prix Hervé Deluen.

*Ce livre est dédié à la mémoire du pasteur Dai Meitai,
mon grand-père (1895-1973).*

PROLOGUE

On vint voir le fils du charpentier.

Comme un long serpent gris clair, un sentier en lacets sinuait sur la pente verdoyante d'une colline de Jiangkou, dans le district de Putian. Vu du ciel, il ressemblait à une fissure ouverte dans ce relief de roche calcaire et de terre sablonneuse, où se reflétait la blanche lumière du crépuscule. À tout instant, on s'attendait à tomber, par cette étroite crevasse, dans les tréfonds d'une autre époque mais, enfin, le reptile redressait la tête et se métamorphosait en rocher, au sommet de la colline enveloppée de brouillard, sous le voile duquel se dressait la demeure du charpentier.

Sous un auvent, à droite de la maison environnée de sciure de bois, le charpentier Yong fabriquait un de ces sifflets que les colombophiles attachaient aux pattes de leurs pigeons. Il introduisit dans une petite gourde, qu'il avait préalablement creusée et qui faisait office de caisse de résonance, une fine anche de bambou bien affûtée, dont il caressa du bout des doigts le fil qu'il avait aiguisé au ciseau et que les derniers rayons du soleil couchant coloraient de reflets sanglants.

À cet instant arriva une vieille femme aveugle, dont les mains expertes devaient inspecter son fils, âgé de deux ans. Au centre de la cour, on avait disposé une table en bois. Le garçonnet, vêtu d'une culotte de soie rouge qui masquait ses parties intimes et montait jusqu'à sa poitrine, s'avança avec prudence. On ne l'avait encore jamais fait grimper sur une table. Inquiet, il jeta des coups d'œil à droite et à gauche, comme un navigateur débarquant en terre inconnue.

L'aveugle, qui était toute petite, portait une longue jupe grise, un corsage écarlate, brodé de fleurs violettes, et une écharpe rouge nouée autour du cou. Un haut chignon était perché au sommet de sa tête. Elle s'approcha de la table, de la démarche chaloupée que lui donnaient ses petits pieds bandés.

D'une main osseuse, elle tapota un des chaussons rouges et brodés de l'enfant, tandis que les longs ongles de son autre main, aux doigts maigres comme ceux d'une patte d'oiseau, grattaient son crâne entièrement rasé, à l'exception d'un toupet en forme de pêche, qui ressemblait, de loin, à une dune sombre.

Ses mains décharnées tripotèrent enfin le bas-ventre de l'enfant, après quoi elle releva la tête et s'écria :

« Il y a un problème. Il lui en manque une. Mais au toucher, l'autre paraît bien faite. Une seule couille, c'est suffisant.

— Une seule couille ? s'inquiéta le charpentier. Comment il pourra avoir une descendance ?

— Une couille lui suffira pour assurer votre postérité.

— Ah ! Si c'est comme ça ! dit le charpentier rassuré.

— C'est évident. Quand je touche là, je sens bien que son petit oiseau est en pleine forme. »

Le charpentier Yong poussa un soupir de soulagement. Il dressa une longue canne de bambou au milieu de la cour, la fendit en deux avec son couteau et cligna des yeux pour en observer la pulpe. Sous les reflets cuivrés du soleil couchant, elle rutilait comme une longue tige d'or en fusion.

Il conduisit l'aveugle jusqu'à un arbuste planté devant la maison. Deux ans plus tôt, quand son fils était né, au printemps 1911, un Chinois qui avait entamé un pèlerinage depuis le Vietnam, d'où il était originaire, jusqu'à l'île de Meizhou, où il voulait faire ses dévotions à la déesse Mazu, était passé devant chez le charpentier, qui l'avait invité à sa table. Avant de reprendre la route, il avait voulu laisser quelque argent, mais son hôte avait poliment refusé et, pour le remercier, le pèlerin lui avait donné un sachet de graines. Le charpentier avait creusé un trou devant sa maison, dans lequel il les avait plantées et recouvertes de limon fertile. Mais au bout d'une semaine, quand le limon eut séché, il n'y avait toujours pas la moindre pousse. Encore plus étonnant, les plantes et les fleurs, qu'il avait plantées là l'année précédente et étaient en boutons, s'étaient affaiblies d'un coup et avaient fané. Les calices des iris étaient tombés, et leurs petites fleurs blondes s'étaient flétries avant d'éclore. Le même destin cruel s'était abattu sur la menthe, qui avait monté et était devenue amère, et sur le fenouil, qui était décharné. Puis, au dixième jour,

une jeune pousse verte avait enfin percé la terre, premier jet de l'unique arbre étranger du jardin à avoir l'heur de contempler le soleil chinois.

« Dites-moi, demanda le charpentier Yong à l'aveugle, vous connaissez le nom de cet arbre ? Il a détruit tout ce qui poussait autour de lui. »

L'arbuste, qui avait maintenant deux ans, était déjà haut d'un mètre. La vieille s'accroupit devant lui, le caressa du bout des doigts, puis en arracha un morceau d'écorce avec ses dents. La pulpe était fraîche, tendre, avec une bonne odeur fleurie.

« C'est un aguilare, dit-elle avec assurance. Un arbre aromatique. N'en parlez jamais à personne, il pourrait faire des envieux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en grandissant, il va produire un suc précieux. Votre fils n'a peut-être qu'une couille, mais si on vous a offert des graines d'aguilaire le jour de sa naissance, il va connaître un destin peu ordinaire. »

Les spécialistes des sifflets de colombes étaient unanimes pour affirmer que les plus remarquables étaient ceux de la marque Yong, de Putian. C'était sans doute parce que leur créateur était un charpentier, qui possédait à la fois les outils appropriés et une grande maîtrise de son métier, car, en dehors de la fabrication des sifflets, il excellait dans les travaux de construction. L'hôpital de Putian, le premier établissement fondé par des missionnaires protestants dans la province du Fujian, et surtout le grand escalier du bâtiment principal, qui existe

encore aujourd'hui, témoignaient de son talent exceptionnel. À l'époque, non seulement dans la ville de Putian, mais dans la plupart des villes chinoises, les artisans locaux n'avaient encore jamais vu de construction occidentale. Les menuisiers et charpentiers, qui bâtissaient des maisons chinoises, ignoraient comment réaliser un parquet, un plafond ou des fenêtres vitrées. Mais le plus compliqué était de construire un escalier.

Le charpentier Yong avait passé beaucoup de temps à étudier le dessin d'un escalier que lui avait donné un étranger, et un jour il avait compris comment faire. L'inauguration de la première église chrétienne de Putian, à l'édification de laquelle il avait participé, fut un événement qui bouleversa toute la ville. L'hôpital était encore en chantier, mais, partout, les gens criaient et se bousculaient pour admirer un étonnant spectacle : la mère du charpentier Yong avait légèrement relevé sa longue robe, et, sous les yeux de tous, d'une démarche chancelante, elle gravissait les marches d'un escalier sur ses petits pieds bandés. La peur et le trouble se lisaient sur les visages de ceux qui assistaient à pareille aventure. Elle avait réussi à monter, mais il lui fallait redescendre. Allait-elle y laisser la vie ?

Le petit Yong fut lui aussi de la partie. Son père le déposa au pied de l'escalier, et l'enfant, marche après marche, crapahuta sur les genoux, s'arrêtant de temps à autre, attiré par un détail de l'ouvrage. Ce jour-là fut peut-être le plus heureux de son enfance. Son père l'installa à califourchon sur la rampe, et, lui lâchant la main, il courut en bas de

l'escalier, où il lui ouvrit les bras en criant : « Viens mon fils, glisse. » Le petit ferma les yeux et, sans se tenir, il se laissa glisser, ou plutôt, il se mit à voler dans le ciel. Il était le maître de la vitesse, il entendait le vent souffler à ses oreilles et aussi les sifflets des colombes, dehors. Un long son fin, qui se déroulait dans l'air comme un fil enchanté, se rapprochait de lui, rapide comme un éclair, puis ralentissait et finissait par s'éloigner.

Trois ans avaient passé depuis la consultation de la vieille aveugle. Le petit Yong avait à peine cinq ans, mais déjà il distinguait, au premier son, si le sifflet d'une colombe était ou non l'œuvre de son père.

Les sifflets des colombes de Putian, comme ceux des localités voisines, ne dépassaient généralement pas deux ou trois centimètres de diamètre, soit environ la taille d'une noix (les plus grands pouvaient toutefois mesurer jusqu'à dix centimètres de diamètre et atteindre la grosseur d'un poing). Une fine anche en bois, placée au milieu du sifflet, le séparait en deux caisses de résonance. On l'attachait sur les plumes caudales des oiseaux, et lorsqu'ils volaient, en fonction de l'angle de pénétration du vent, il produisait deux sons différents, l'un aigu, l'autre grave. Si l'on voulait obtenir une gamme sonore plus vaste, il suffisait d'y ajouter des tiges de bambou (certains préféraient les roseaux) de longueurs différentes. Lorsqu'un groupe de colombes volaient dans le ciel, les sifflets attachés à leur queue offraient, à la

manière d'un orchestre, un concert polyphonique grandiose d'une étonnante qualité. Chaque instrument présentait une tessiture différente, il y avait des barytons, des ténors, des contraltos, des sopranos... qui se répondaient subtilement en écho, rivalisant de trémolos lyriques et de vibratos romantiques, pour enchanter le spectateur d'une symphonie flamboyante.

Pour l'instant, la musique qui se jouait dans le ciel était l'œuvre des colombes du pasteur Gu, un évangéliste américain, qui avait mené des États-Unis un couple de colombes blanches, qui, à la différence des colombes chinoises, avaient les pattes recouvertes d'un manchon de longs poils soyeux (un peu comme les manchons de fourrure dans lesquels les femmes glissent leurs mains, en hiver). Ce jour-là, le pasteur avait fait l'acquisition de deux sifflets de la marque Yong, et lorsqu'il les avait lui-même cousus avec une aiguille et du fil sur les plumes de ses colombes, il avait vécu l'un des plus délicieux moments de sa vie depuis qu'il était en Chine. Il était même monté sur le toit de l'hôpital récemment construit par son Église pour les faire s'envoler, et était resté là à les regarder tournoyer, légères et pures comme deux cristaux de quartz, et à se délecter de leur céleste sérénade, jusqu'à ce que, s'élevant toujours plus haut, elles ne fussent plus que deux étoiles lointaines, qui finirent par se fondre dans le ciel. Debout, un peu perdu sur le toit de l'hôpital, il resta un moment absorbé par le son des lointains sifflets. Soudain, les colombes réapparurent, silencieuses, tombant tout droit, l'une derrière l'autre, comme des météorites. Alors qu'elles

allaient toucher le toit, elles frôlèrent ensemble le visage du pasteur, puis, dans un délicieux froufrou d'ailes, s'élevèrent de nouveau dans le ciel, où elles reprirent leur ballet. Le soleil enveloppait leurs plumes neigeuses d'un halo d'or, les sifflets chantaient, le cœur du pasteur Gu palpait, et des larmes de bonheur coulaient sur son visage. Personne ne connaissait la valeur marchande de ces deux sifflets, mais on savait que la mère du charpentier avait elle-même négocié avec le pasteur, et obtenu de lui qu'il accueillît à son domicile son petit-fils jusqu'à la fin de l'école primaire (l'épouse du pasteur avait ouvert une école).

« Comment s'appelle votre petit-fils ? avait demandé le pasteur.

— On l'appelle petit Yong, il n'a pas de prénom, il est encore trop petit. Si on lui en donnait un, les démons pourraient nous le prendre.

— S'il vient étudier dans mon école, il doit avoir un nom. »

La grand-mère réfléchit, et finit par accepter :

« D'accord. Vous pourriez lui en choisir un, puisque vous êtes pasteur.

— Il s'appellera Yong Sheng. Sheng, c'est le son. Ce sera un hommage aux sifflets de son père. »

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Mary

À deux heures du matin, la pluie tomba à verse.

Le petit Yong ne comprit pas tout de suite qu'il pleuvait. Sur le coup, il crut entendre le bruit régulier de la scie à bois de son père, qui troublait le silence de la nuit, mais soudain, il se souvint qu'il n'était plus chez lui, à Jiangkou, mais à Hanjiang, chez l'épouse du pasteur Gu, la directrice de son école, ou, plus exactement, dans la chambre de leur fille Mary, l'institutrice qui lui enseignait le calcul, l'écriture, la lecture et la musique.

Le pasteur Gu, qui était le responsable des missionnaires baptistes américains de la province du Fujian, avait épousé une très vertueuse fille de pasteur (il était lui-même fils de pasteur, un ministère que la plupart des hommes de sa famille exerçaient depuis des générations).

Yong Sheng étant le plus jeune élève de son école, Mme Gu ne le laissait pas dormir dans le dortoir des garçons, situé dans l'arrière-cour de la résidence. Au début, elle avait pensé l'accueillir chez elle, puis, craignant que sa présence ne dérangeât son mari dans son travail, elle l'avait installé dans la cour de leur fille Mary. La résidence du

pasteur comprenait sept cours, et celle où Mary vivait avec sa petite fille, qui n'avait pas encore un an, était justement appelée « la cour de la petite fille ». Elle comprenait trois pièces : la pièce principale (que les Occidentaux nomment « salle de séjour »), au cœur des activités familiales, le bureau où Mary préparait ses cours et la chambre où se tenait son lit, auquel était accolé le berceau de sa fille, de sorte que, quand la petite se réveillait, elle pût facilement l'allaiter. Face au lit de Mary, on en avait installé un plus petit pour Yong Sheng, et entre les deux, on avait suspendu un drap blanc, qui faisait office de rideau de séparation.

Le crépitement de la pluie avait réveillé le petit garçon ; il ne voyait pas tomber les gouttes, mais il les entendait. Alors qu'il se levait pour aller faire pipi, il constata que le bébé dormait paisiblement, mais que Mary n'était pas dans son lit. Où était-elle ?

Auparavant, dans toutes les pièces de cette cour, les fenêtres étaient couvertes de papier, à la façon chinoise, mais quand le pasteur Gu avait acheté la résidence, il les avait fait remplacer par des fenêtres vitrées à deux battants, de douze carreaux chacun. Il traversa la salle de séjour, où ses pieds nus glissèrent sans bruit sur le tapis décoré de roses pourpres et de verts lichens. Il n'y avait pas, sous ce tapis, un sol de terre battue, comme dans la plupart des maisons chinoises, mais du parquet. Le même que dans l'hôpital chrétien de Putian.

Il ne trouva Mary ni dans le salon ni dans son bureau.

Il ne pleuvait visiblement pas encore lorsqu'elle était sortie, car ses vieilles bottes de pluie en

caoutchouc noir, rapiécées avec des bouts de caoutchouc rose, étaient toujours au pied de son lit. Il eut soudain envie de les lui apporter, malgré la pluie et la nuit qui l'attendaient à l'extérieur. La paire de bottes à la main, il descendit les marches qui menaient à la cour. La pluie fouetta son visage, et une délicieuse sensation de fraîcheur le saisit. Les innombrables gouttes qui frappaient sa peau ressemblaient à de minuscules perles de cristal tombées du ciel, qu'un fil élastique invisible faisait rebondir sur sa chair ; des perles gorgées d'eau, qui n'éclataient jamais, mais remontaient dans le ciel aussitôt qu'elles le touchaient, pour tomber sur lui de nouveau.

Il n'avait pas encore six ans, et aucune idée précise de la taille de la demeure du pasteur Gu. Lorsque, quelques semaines plus tôt, il était arrivé dans cette immense résidence à l'architecture imposante, à la fois régulière et secrète, il s'était senti écrasé par les épais murs d'enceinte, hauts de plusieurs mètres. Il avait dû basculer la tête en arrière pour réussir à apercevoir, en contre-plongée, quelques touffes d'herbes folles, que le vent faisait frémir au sommet du mur de brique et qui semblaient s'accrocher aux nuages avec opiniâtreté.

Deux galeries longeaient les murs, la galerie est et la galerie ouest qui, comme deux immenses bras, embrassaient la totalité des sept cours de la résidence, et où le veilleur de nuit déambulait, à chaque nouvelle heure qu'il annonçait en frappant

sur une planche. La première, assez grande, était « la cour des colombes », entièrement dévolue aux pigeons du pasteur. La deuxième était « la cour des ancêtres », que le maître des lieux avait transformée en église baptiste. La troisième était « la cour des hôtes », la quatrième « la cour du pasteur », la cinquième « la cour de la petite fille », la sixième celle des cuisines, la dernière abritant l'école primaire de Mme Gu. Quelques années plus tard, Yong Sheng dessina un plan précis des lieux : à l'exception du grand portail d'entrée, qui était légèrement décalé par rapport à l'axe central de la résidence (les constructeurs, aussi naïfs qu'ingénieux, empêchaient de cette façon les démons d'entrer, car il était de notoriété publique que ces derniers ne se déplaçaient qu'en ligne droite), les portails des six autres cours étaient tous alignés sur le même axe, sur le modèle de la cité impériale. À chaque grande fête chrétienne, le pasteur Gu ordonnait aux serviteurs d'ouvrir les portes de toutes les cours, afin qu'aucun obstacle ne vînt entraver la diffusion des prières et des cantiques qui, depuis la cour des ancêtres, traversait toutes les autres, jusqu'au terrain où l'on battait le riz, à l'arrière de la résidence. Dans la dernière cour, il y avait un moulin en pierre, qu'un petit âne, les yeux bandés, faisait tourner à longueur de journée pour broyer des graines de soja, qui se transformaient en une épaisse pâte blanche avec laquelle on fabriquait le tofu. À l'occasion des célébrations chrétiennes, on ôtait à l'âne le bandeau qui couvrait ses yeux et on le laissait se reposer. Ce n'était qu'en de telles circonstances

que, d'un regard, on pouvait embrasser les sept cours.

Dans l'immédiat, pieds nus sous la pluie battante, Yong Sheng sortit de la cour de la petite fille en courant et emprunta le corridor du veilleur de nuit pour se rendre dans les salles de classe, mais il n'avait pas encore atteint la cour des cuisines qu'il était déjà trempé de la tête aux pieds. On eût dit un petit poulet tout mouillé, pourtant il rassembla son courage et galopa jusqu'à la cour de l'école, où Mary passait plus de temps que chez elle.

Cette nuit-là, elle n'y était pas. De chaque côté du portail, les pièces occupées jadis par les domestiques et aujourd'hui transformées en salles de classe étaient plongées dans le noir. Les lumières étaient pareillement éteintes dans les anciennes granges et écuries, aménagées en dortoirs, où seul le bruit de la respiration des garçons brisait le silence.

La pluie frappait à tout rompre sur la porte de sortie de la dernière cour. Contrairement au grand portail d'entrée, dont les doubles vantaux étaient pourvus de pivots tournants sur un haut socle en bois, cette porte-là, dépourvue de seuil, se composait d'un empilement de grandes planches de bois peintes en vert, comme des plateaux de table posés les uns sur les autres. Ainsi, selon la hauteur des charrettes chargées du ravitaillement pour les cuisines, on pouvait les ouvrir toutes ou en partie. Debout devant la porte, Yong Sheng colla ses yeux contre le bois, et à travers les interstices observa le terrain où l'on battait le riz, et il ne vit que des flaques d'eau.

Toujours au pas de course, il rebroussa chemin, en empruntant cette fois le corridor opposé, dans lequel, au passage de chaque cour, se dressait une ouverture en forme de croissant de lune. Cour de l'école, cour des cuisines, cour de la petite fille, cour du pasteur, cour des hôtes... À toute allure, il atteignit enfin le portail de la cour des ancêtres, dont il escalada les larges marches.

Le portail de cette cour était très différent des autres, et même le grand portail d'entrée, pourtant si solennel, n'avait pas son prestige, car celui-ci était surmonté d'une tour de guet ouverte, dressée sur deux grosses colonnes peintes en noir. La pluie ruisselait en cascade sur les larges tuiles de son toit, et les éclairs zébraient ses poutres de fulgurances lumineuses, qui donnaient vie aux figures tremblotantes des animaux sculptés.

Il resta un instant devant le portail, malgré l'eau sale qui formait des ruisseaux sous ses pieds et les gouttes tièdes qui semblaient vouloir transpercer sa peau mince.

Sur une des larges poutres qui soutenaient la tour de guet entre les deux colonnes était suspendue une lampe tempête ; la pluie en faisait grésiller le verre, chauffé par la flamme. Ce bruit effraya l'enfant, qui craignait que le verre n'explosât.

Le seuil du portail était si haut qu'il ne put le franchir autrement qu'en l'escaladant comme on le fait d'un mur, pour se laisser retomber de l'autre côté. Après cela, il n'eut plus la force de courir et traversa la cour des ancêtres en marchant. Il avait de l'eau jusqu'aux chevilles, mais il sentait sous ses pieds nus les briques et les gros galets ronds qui

pavaient le sol. Parfois, il glissait un peu sur la mousse qui poussait entre les pierres, mais il veillait à toujours marcher en ligne droite, pour éviter la catastrophe, car il savait qu'à un mètre environ de l'axe central béait une fosse d'un mètre de large, trois mètres de long et deux mètres de profondeur, remplie d'eau dont le niveau atteignait la hauteur des hanches d'un homme. Le dimanche, après l'office, le pasteur Gu y descendait par quelques marches en brique, pour accueillir les nouveaux membres de son Église, devant lesquels il prononçait certaines phrases rituelles, avant de leur plonger le haut du corps dans l'eau. L'enfant avait plusieurs fois assisté à cette cérémonie, sans savoir qu'il s'agissait du baptême typique des baptistes américains, symbolisant la purification des anciens péchés. Lorsque les mains du pasteur Gu relevaient le baptisé, c'était un homme nouveau qu'elles accueillaient. Des années plus tard, Yong Sheng se souvenait encore du visage rayonnant du missionnaire à la fin de cette cérémonie.

Devant la grande salle de la cour des ancêtres, une lampe tempête était allumée, et sa lumière projetait sur les briques vernies du sol l'ombre déformée des carreaux de la porte vitrée. Ce quadrillage s'étirait aussi sur les longs bancs de bois à dossier – où chaque dimanche, les chrétiens de Putian se rassemblaient et autour desquels leurs bambins couraient –, et il se prolongeait jusqu'à la tribune où le pasteur Gu prêchait. Jadis, à cette place, se dressait un grand autel, où les anciens propriétaires vénéraient leurs ancêtres. La pièce était à présent une salle de prières qu'un rideau divisait en deux

parties, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes. Lorsque le pasteur Gu prononçait ses sermons devant les hommes, la hauteur de la tribune, qui laissait dépasser du rideau sa tête et ses épaules, permettait aux femmes non seulement de l'entendre, mais aussi de le voir.

Les bottes qu'il tenait à la main étaient remplies d'eau, et lorsqu'il entra dans la salle de prière déserte, le bruit du clapotement résonna en écho. Il chercha Mary de part et d'autre du rideau, puis dans toute la salle, mais elle n'était nulle part.

Dehors, il tombait des trombes d'eau, qui s'infiltraient dans la charpente et ruisselaient sur sa tête et sur les bancs.

Soudain, il aperçut un rai de lumière qui filtrait à travers la fissure d'un mur. Il s'en approcha et, sans l'avoir cherchée, il découvrit alors la chapelle secrète de Mary.

Bien sûr, le garçon ignorait ce qu'était une chapelle. Même les adultes chinois convertis depuis de longues années avaient du mal à distinguer le protestantisme du catholicisme, et aucun n'eût pu imaginer pourquoi, à l'intérieur d'un temple baptiste, se dissimulait une chapelle catholique. Des dizaines d'années plus tard, un ami de Yong Sheng lui rapporta des États-Unis un petit livre, que l'épouse du pasteur Gu avait écrit en 1928, *Mon école primaire de Hanjiang*, dans lequel elle mentionnait cette pièce secrète, à l'usage exclusif de sa fille, qui s'était convertie au christianisme. Protestante dévouée depuis son enfance, après ses études secondaires,

Mary était allée à Paris étudier l'histoire de l'art à la Sorbonne, où elle était tombée amoureuse de l'un de ses professeurs, jeune et élégant rejeton d'une famille très catholique. C'est ainsi qu'elle avait renié sa propre religion pour embrasser celle de son bien-aimé, dans l'église du village natal de ce dernier. Dans son ouvrage, Mme Gu citait une amie américaine de Mary, la célèbre femme de lettres K.C. Carter, qui avait assisté à la cérémonie, et décrit l'église dans un de ses romans :

C'était un petit village français, dont l'activité principale était la production de prunes. Nous suivîmes un chemin sinueux, bordé de marronniers, en bas duquel se dressait une église en pierre, modeste mais propre, sur le parvis de laquelle, le mardi et le vendredi, se tenait un marché. Le soir, quelques lampadaires en forme de lanterne la baignaient d'une douce lumière.

Dans une lettre adressée à des amis, K.C. Carter avoua avoir été émerveillée par la cérémonie : « Un drap de fine dentelle immaculée recouvrait l'autel, sur lequel étaient posés des calices et ciboires en argent étincelant. De chaque côté se tenaient des enfants de chœur, vêtus de surplis en dentelle blanche et de jupe pourpre. » Cet événement avait plongé le pasteur Gu et son épouse dans un profond désespoir, et ils avaient refusé d'aller en France assister au mariage de leur fille dans cette église villageoise. Toutefois, lorsque la Première Guerre mondiale avait éclaté en Europe et que le gendre qu'ils n'avaient jamais vu avait été envoyé au front, le pasteur avait invité sa fille unique à se

réfugier en Chine avec la fillette qu'elle venait de mettre au monde. « Dieu nous accorde le bonheur de t'avoir à nouveau près de nous », écrivait-il dans ce courrier.

L'un des murs de la salle de prière possédait une alcôve en briques sculptées, où les précédents propriétaires de la résidence avaient installé un autel consacré au Ciel et à la Terre, et que le pasteur Gu avait transformée en chapelle à l'usage de sa fille. Il en avait fait masquer l'ouverture avec un panneau coulissant, de manière que, une fois fermé, nul ne soupçonât l'existence de cette pièce.

De sa petite main, Yong Sheng fit doucement glisser le panneau, et ses yeux effarés découvrirent un homme presque entièrement nu, à peine éclairé par la lumière inconsistante d'une bougie. Il était cloué sur une croix, une couronne d'épines enfoncée sur sa tête légèrement de profil. Sur son visage, les rides marquées de son front et de ses sourcils exprimaient une infinie douleur. Il avait les yeux creux, et le profond sillon qui ravinaient ses joues maigres, de la pommette au menton, lui donnait l'air sévère.

Le petit garçon ressentit aussitôt un certain trouble, et il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il réalisa que ce qu'il avait d'abord pris pour un homme n'était qu'une statue en bois, dont la pellicule d'or qui l'avait jadis couverte s'était ternie. Il eut le sentiment que le crucifié tournait les yeux vers lui, comme si son intrusion avait brusquement interrompu sa conversation avec un tiers. Il semblait en outre surpris de le voir tenir à la main les bottes de Mary, comme s'il se fût agi non pas de

vieilles bottes en caoutchouc noir rapiécées de rose, mais des pantoufles de verre de Cendrillon, le conte préféré de son institutrice. Il s'attendait à ce que l'homme lui ordonnât, comme à Cendrillon devant son carrosse (il ne se rappelait toutefois plus qui lui avait donné cet ordre), de rentrer à la maison avant minuit. Mary disait que les pantoufles de Cendrillon scintillaient comme des diamants, mais étaient aussi cassantes que le cristal, aussi fragiles que le paradis, et il craignit que l'homme ne se mît en colère et brisât d'un coup l'univers cristallin de son éden.

Soudain, debout dans la pénombre humide de cette alcôve dissimulée dans un mur, il vit Mary.

La gorge nue, les yeux baissés, les lèvres légèrement gonflées, elle semblait dans un état second. Lorsqu'elle bougea, le châle en laine violette qui couvrait ses épaules glissa, dévoilant sa poitrine généreuse, de pur albâtre sous la lumière de la bougie, et de laquelle semblait s'échapper une voluptueuse tiédeur.

Cette tiédeur flotta jusqu'au visage de l'enfant, et caressa tendrement sa peau humide.

De la main gauche, Mary souleva l'un de ses seins gonflés, qu'elle massa doucement jusqu'à en faire gicler un jet de lait. De nouveau, Yong Sheng sentit cette tiédeur douce et parfumée l'envelopper comme une chaude caresse, qu'il goûta par tous les pores de la peau de son corps en émoi.

Elle saisit alors un calice en argent, dans lequel son lait se répandit en onctueuse cascade, éclaboussant le bord du vase sacré de perles blanches qui rebondirent dans la pénombre. Les yeux mi-clos,

comme dans un rêve, de la bouche à peine ouverte de la jeune femme sortit un son étrange, entre râle et gémissement. Enfin, elle souleva le calice (où d'habitude les prêtres catholiques consacrent le vin de la messe) et le porta à la bouche du Crucifié. Un flot de lait coula le long du corps de la statue, traversa sa peinture craquelée, pour pénétrer profondément au cœur du bois.

L'homme regardait toujours Yong Sheng, qui crut même le voir cligner de l'œil tandis que le lait qui coulait sur son visage s'attardait dans les sillons de ses joues creusées, comme coagulé.

Après le départ de Mary, l'odeur de son lait persista longtemps dans l'alcôve.

Cette pièce était meublée de deux armoires, et celle de gauche était pourvue de sept tiroirs à poignées de cuivre. Yong Sheng en tira un, où était rangé le calice en argent dans lequel Mary avait répandu son lait. Elle l'avait lavé avant de partir mais, aux yeux du garçon, il étincelait encore d'un indicible éclat, qui semblait vouloir lui révéler un secret.

Dans l'armoire de droite, il y avait la statue en bois du crucifié, encore mouillée de ses ablutions lactées. La peinture semblait alors moins écaillée, plus lisse, et l'humidité rehaussait ses reflets mordorés, qui scintillaient à présent comme des poussières d'or, au fond d'une rivière.

Sur la couronne d'épines pendait une goutte ivoire, une goutte de lait attirée vers le sol par son propre poids, comme un litchi sur le point de tomber de sa branche. Un instant, elle sembla se rétracter, mais aussitôt son extrémité se gonfla.

Lorsqu'elle chut enfin, l'enfant ouvrit la bouche et tira la langue.

Elle y coula, tiède et humide, comme une graine sur une terre desséchée.

À la suite de cette première et étrange rencontre entre le Crucifié et le fils du charpentier, ce dernier quitta la salle de prière et retraversa la cour des ancêtres, où, par inadvertance, il tomba dans la fosse.

Il pleuvait moins fort, et pourtant, sans savoir comment c'était arrivé, j'étais dans l'eau. Je n'avais pas encore touché le fond, mais je savais déjà que j'étais dans la piscine où le pasteur baptisait.

Après cette pluie torrentielle, l'eau était beaucoup plus haute que d'habitude et étrangement tiède. Quand mes pieds nus touchèrent le fond, ils sentirent de la vase, qui n'était pas froide non plus.

Je savais que j'allais sans doute mourir. Bientôt, je ne parviendrais plus à respirer. Soudain, un rai lumineux troua la surface de l'eau. Était-ce Mary, mon institutrice, qui me cherchait avec une torche électrique, dont la lumière magnifique éclairait ciel et terre ? À cette pensée, les forces me revinrent et, au prix de grands efforts, je réussis à me hisser pour sortir la tête de l'eau. Mais alors que j'essayais d'agripper le bord du bassin, je fus de nouveau aspiré vers le fond.

Mon Dieu ! ai-je pensé. Je comprenais enfin pourquoi c'était dans cette fosse que le pasteur Gu réalisait ses tours de magie, car son fond avait une force d'attraction surnaturelle.

Alors que je me noyais, j'entendis le bruit de va-et-vient d'une scie sur du bois, et il me sembla même voir les dents de l'outil aller et venir à la surface de l'eau, sur laquelle couraient des étincelles.

Le bruit de la scie m'était familier, mais quelle ne fut pas ma surprise de voir que celui qui la tenait n'était pas mon père !

Il n'y avait d'ailleurs pas qu'un scieur, mais deux, l'un en haut, l'autre en bas. Celui qui était en bas, debout sur le sol, c'était moi. Quant à l'autre, je ne parvenais pas à le voir distinctement. Il ressemblait vaguement à la statue en bois du Crucifié, mais je n'en étais pas sûr. Je lui demandai son nom et il me répondit : « Pourquoi me demander mon nom ? » Puis il voulut s'éloigner, en disant « l'aurore se lève¹ ». Alors, je saisis sa jambe à deux mains pour le retenir. « Si vous ne me dites pas votre nom, je ne vous laisserai pas aller. » Il ne résista pas et déclara : « Je suis le père du Crucifié, celui de la statue de bois. » Aussitôt, une échelle apparut, sur laquelle il me laissa monter, et alors que je croyais atteindre le ciel, à ma grande surprise, je sortis brusquement de l'eau.

Ce fut Mary qui le sauva. En regagnant sa chambre, elle constata que le lit du garçon était vide, et, inquiète, ressortit à sa recherche. Arrivée dans la cour des ancêtres, elle remarqua aussitôt ses bottes, qui flottaient à la surface de la piscine baptismale, de part et d'autre d'une petite boule noire, la tête de l'enfant. Elle crut d'abord qu'il s'amusa à y barboter.

1. Genèse 32, 24-35 (lutte de Jacob). (Toutes les notes sont de l'auteur.)

Dans la cour de la petite fille, la chambre s'alluma, et Mary le déposa sur son grand lit en bois.

Yong Sheng ouvrit les yeux, puis il les referma. Un bruit d'eau bourdonnait encore à ses oreilles, comme le déluge s'abattant sur le monde. Puis les cataractes s'affaiblirent pour se muer en un torrent, qui, à son tour, diminua d'intensité, et fit place au son clair et limpide d'un jet de lait sur un calice d'argent. Quand peu à peu se dissipa ce dernier son, il entendit la voix de Mary, qui lui lisait *Robinson Crusoe*. Il adorait qu'elle lui fit la lecture, et il se souvint soudain que celui qu'il avait vu dans la fosse apparaissait déjà dans une histoire de la Bible, qu'elle lui avait lue. Il enfouit son nez sous les couvertures, pour tenter d'y retrouver l'odeur du lait de son institutrice.

La jeune femme énumérait une longue liste d'objets, que Robinson avait récupérés dans la carcasse d'un bateau naufragé, des objets arrachés aux griffes de la mer, des objets envoyés par le Ciel, qu'il emporterait sur son île déserte. Leur nom résonnait à ses oreilles comme des paroles sacrées : seau à charbon, par exemple. La bouche de Mary ne faisait pas que citer ces objets, elle lui chantait la plus belle des chansons, et ces noms, imprégnés du parfum de son lait, resteraient éternellement gravés dans sa mémoire. Il était allongé sur un drap de coton élimé, sur le fond bleu délavé duquel on voyait encore le dessin fané de deux enfants. Le plus grand tenait à la main une feuille de lotus gorgée d'eau, avec laquelle il arrosait la tête du plus

petit. Le dessin était si réaliste qu'on entendait presque l'eau cascader et les enfants rire. Le cœur de la feuille, légèrement incurvée, était parcouru de nervures plus claires. Il semblait qu'ils venaient de la cueillir, et que s'en échappaient encore les vapeurs de l'étang. L'artiste avait figuré l'eau qui coulait de la feuille par des traits blancs, qui, aux yeux de Yong Sheng, se confondaient avec les jets de lait jaillis des seins de Mary vers la bouche du Crucifié. Il avait même noté que ses mamelons brunnâtres avaient pris une coloration plus vive, plus rosée, après que le lait en était sorti.

Elle lui apprit que la statue qu'il avait vue dans sa chapelle était celle du Christ. Quelques mois plus tôt, le navire à bord duquel se trouvait son époux avait été bombardé par un sous-marin allemand. Il n'y avait eu aucun rescapé, mais l'armée française avait retrouvé la statue dans l'épave, et Mary avait obtenu de l'amirauté de pouvoir la garder.

« Souviens-toi bien de cela : ce qui, après une catastrophe, est sauvé d'une épave, devient la plus belle chose du monde. »

CHAPITRE 2

La circoncision

Il arrivait. Fondu dans le lointain horizon, on eût dit une île flottante, égarée au milieu de la mer.

Une heure plus tard, on le distingua enfin ; c'était bien lui, le vaisseau de Mazu¹, parti de l'île de Meizhou, où se dressait le célèbre temple qui lui était dédié. Ce jour-là, à l'aube, au milieu du vacarme assourdissant des pétards, des dévots avaient franchi le grand portail du temple en portant un palanquin sur lequel se tenait « Mazu », incarnée par une jeune fille de la région, élue pour sa beauté, et ils avaient descendu les mille marches abruptes de l'édifice, jusqu'à un vaisseau superbement décoré, qui avait emporté l'incarnation de la déesse vers la ville de Putian.

La vraie Mazu, qui était morte depuis plusieurs siècles, et dont le corps fané reposait à l'intérieur du temple, dans un tombeau de pierre, en sortait chaque soir, de nouveau rayonnante de sa beauté

1. Sainte Mère du Ciel, protectrice des pêcheurs et des marins, dans les mers de Chine.

d'antan, pour venir s'asseoir au pied d'un aguilaine, où elle écoutait le murmure du vent dans les feuilles. Cet arbre, des centaines d'années après sa mort, continuait à produire un suc dont le parfum était toujours aussi puissant que de son vivant. Au milieu de la cour du temple, il y avait un puits, que la déesse avait elle-même creusé, et où, chaque soir, vêtue de sa longue jupe blanche et de son écharpe bleu azur, elle contemplait son reflet dans l'eau. Puis, comme tombée du ciel, elle descendait les mille marches en pierre, jusqu'à un rocher dressé au milieu de la mer, d'où elle bénissait les bateaux des pêcheurs.

Cette année-là, les célébrations ressemblèrent à celles des années précédentes. C'était la fin de l'été. Il faisait encore beau mais déjà frais, le ciel moutonnait de nuages blancs, la mer était calme. La ville de Putian grouillait d'une foule compacte de badauds, non seulement des gens de la région, mais aussi des pêcheurs des îles voisines, adorateurs de Mazu, et des pèlerins venus de tout le Sud-Est asiatique.

Elle arrivait. Les porteurs n'avaient plus que cinq cents mètres à parcourir avant d'atteindre la porte sud de la ville, dont ils apercevaient déjà les remparts gris sombre. Dix minutes plus tard, ils voyaient distinctement les créneaux, au sommet des murailles, derrière lesquelles on devinait, bien qu'encore imprécises, les tuiles d'émail jaune du temple de Confucius. La procession atteignit enfin le sud-est de l'enceinte, au-dessus de laquelle se dressait la toiture en ailes d'hirondelle du pavillon des Examens.

Un concert de roulements de tambours donna le coup d'envoi de la cérémonie. Les gens se ruèrent vers le centre de la ville, et le pavillon des Tambours fut bientôt encerclé par une marée humaine. Plusieurs années de suite, à la fin du règne de la dynastie des Qing, les chefs de district avaient renoncé à présider les célébrations, et le nouveau gouvernement de la république, qui connaissait certains désordres, semblait avoir oublié jusqu'à l'existence de cette ville côtière. Ce fut donc un notable de la région qui se présenta au balcon du pavillon pour ouvrir les festivités par un discours, mais il n'eut le temps de prononcer que quelques phrases, car déjà la procession arrivait. D'un coup, tout devint silencieux. Les jeunes gens endimanchés cessèrent un instant de flirter, les yeux des vieillards s'humidifièrent, les poitrines se serrèrent.

Les pêcheurs se mirent à entonner une ancienne chanson.

*Nous sommes tous venus pour elle,
Mazu, notre Mère Éternelle,
Qui nous sourit depuis le ciel.
Devant elle, dansons et chantons,
Pour lui exprimer notre adoration.*

Mary et Yong Sheng n'étaient pas venus en bateau. De Hanjiang à Putian, la rivière Mulan était noire de petites embarcations, et Mary avait préféré prendre sa bicyclette hollandaise. Le garçon avait tout juste sept ans, et il s'était bien développé depuis qu'il était arrivé chez le pasteur Gu, deux ans auparavant. Après quelques kilomètres sur un

chemin cahotant, ils atteignirent Putian, où ils se mêlèrent à la foule, pour admirer, émus, le palanquin de Mazu qui passait au-dessus de leur tête. Devant le pavillon des Tambours, les badauds acclamaient la procession, quand soudain, Yong Sheng, qui se tenait debout sur le porte-bagages, poussa un cri et se recroquevilla sur lui-même.

« J'ai mal, j'ai mal ! » dit-il à Mary en désignant son ventre. La douleur l'empêcha d'en dire davantage. Il glissa du porte-bagages et s'effondra sur le sol, secoué de spasmes. Mary le remonta aussitôt sur le vélo, qu'elle poussa au milieu de la foule en direction de l'hôpital. Régulièrement, elle se tournait vers lui, pour essuyer ses larmes ou le relever, car, à plusieurs reprises, la douleur le fit glisser du porte-bagages, où il peinait à rester assis.

À cet instant, quelqu'un tapota l'épaule du gamin, qui tourna la tête : c'était son père. Pour l'occasion, il s'était fait couper les cheveux et portait une veste neuve, en toile bleue. Son épouse, qui venait de faire une fausse couche, était restée à la maison, et il assistait aux festivités avec la grand-mère.

Comprenant que son fils avait un problème, il le prit dans ses bras et courut vers l'hôpital.

Mary enfourcha sa bicyclette et pédala derrière eux, à en perdre haleine.

Enfin ils arrivèrent à l'hôpital Yali, à la construction duquel le charpentier avait participé, et où il avait fièrement fait glisser son fils sur la rampe de l'escalier qu'il avait façonné. Après avoir franchi la porte, il entra dans le hall.

L'architecte américain qui avait réalisé les plans

de l'établissement avait pris en compte les remarques du charpentier sur la psychologie des Chinois, qui n'aiment pas les maisons à plusieurs étages. Il avait utilisé la configuration du terrain en pente pour édifier un ensemble architectural avec trois bâtiments, dont seul le troisième, réservé aux hospitalisations, possédait deux étages.

Les appels lancés par Mary résonnèrent dans la salle d'attente du premier bâtiment, désert à cause de la fête où tous s'étaient rendus. Le guichet de la pharmacie était fermé, et le laboratoire d'examen était vide. Il n'y avait pas davantage de monde dans le deuxième bâtiment, où se trouvaient les salles de consultation, et il leur fallut atteindre le troisième pour trouver enfin un médecin de garde, un chirurgien américain d'une cinquantaine d'années, aux fières moustaches poivre et sel, le docteur Charley.

Il posa rapidement un diagnostic clair, net et précis, qui ne laissait aucune place au doute : le garçon souffrait d'ectopie testiculaire unilatérale.

En chinois, il expliqua au charpentier qu'un de ses testicules était caché dans son abdomen. Tout en l'écoutant, ce dernier se souvint des propos de la vieille aveugle, qui, de ses doigts osseux, avait palpé l'entre-cuisse du gamin, à l'âge de deux ans. « Il lui en manque une », avait-elle affirmé.

« La couille qui lui manque, elle est partie où ? » demanda-t-il au chirurgien.

— Je l'ignore encore. Peut-être dans la région inguinale, ou peut-être abdominale. Je pencherais toutefois pour cette dernière hypothèse, étant donné que l'enfant semble souffrir de colite. Il faut que je la trouve, et la replace dans le scrotum.

— N'est-il pas possible qu'elle descende toute seule ? demanda Mary.

— Impossible. L'enfant a déjà sept ans. Une intervention chirurgicale est nécessaire. » Il se tourna vers le charpentier :

« Acceptez-vous que j'intervienne sur votre fils ?

— Bien sûr », répondit le père, sans hésitation.

En vérité, il n'avait pas compris le sens exact d'« intervention chirurgicale ». Il croyait que c'était une sorte de tour de passe-passe médical, plus ou moins apparenté au miracle, qui ramènerait à sa place la couille cachée dans le ventre de son garçon. Des explications scientifiques du docteur Charley, il comprit seulement qu'après l'« intervention », l'enfant devrait rester une semaine à l'hôpital, et que lui-même devait retourner chez lui chercher une couverture et autres objets du quotidien, pour la durée de l'hospitalisation. Tout le long du chemin, il disait fièrement aux connaissances qu'il rencontrait : « Mon fils va subir une intervention chirurgicale ! »

Le docteur Charley pria Mary de bien vouloir rester pendant l'opération.

« J'avais commencé des études d'infirmière, lui avoua-t-elle, mais je m'évanouissais à la vue du sang. J'ai donc changé d'orientation, pour étudier l'art et devenir institutrice.

— Aucune importance, vous n'aurez qu'à tourner le dos à la table d'opération. Tout ce que je vous demande, c'est de noter ce que je dirai, car le compte rendu du processus opératoire restera dans les annales de la médecine chinoise. C'est en effet

la première intervention sur une ectopie testiculaire pratiquée en Chine. »

Lorsque la grand-mère de l'enfant arriva enfin à l'hôpital, le bloc opératoire était fermé.

De toutes ses forces, elle tambourina à la porte, mais ils ne l'entendirent pas. Sans se décourager, elle fit le tour du bâtiment. Par la fenêtre de derrière, elle découvrit la vaste salle blanche où, sur une planche plus longue qu'un panneau de porte, son petit-fils était allongé. Elle était si grande que le corps du gamin paraissait minuscule, presque pitoyable, noyé dans cet univers tout blanc : les murs étaient blancs, le plafond était blanc, et sur des plateaux blancs étaient alignés divers instruments métalliques, des ciseaux de tailles différentes, des aiguilles, et des outils à longs manches, à l'extrémité desquels étincelaient des lames tranchantes.

Caressant ses moustaches poivre et sel, un homme étrange, en blouse blanche et gants blancs, s'approcha de son petit-fils et lui introduisit dans la bouche un objet bizarre, en lui disant quelque chose qu'elle ne put entendre.

Sans savoir pourquoi, ce long tube de verre, mince et brillant, lui causa une abominable frayeur, et ses jambes flageolèrent si fort que ses pieds bandés ne la soutinrent plus. Elle se mit à pleurer. À cet instant, Mary, qui ne savait pas qu'elle était la grand-mère de Yong Sheng, tira d'un geste machinal les épais rideaux de la fenêtre. Ce fut là, peut-être, le prologue du drame qui se jouerait plus tard. Qui pouvait le savoir ? Si Mary avait ouvert la fenêtre pour expliquer à la femme en pleurs que le

tube de verre introduit dans la bouche du gamin était un simple thermomètre, la suite eût peut-être été différente.

Quand le docteur Charley se pencha au-dessus de son visage, Yong Sheng reconnut l'odeur d'agrumes qui se dégageait de sa moustache. Elle lui était familière, car chaque dimanche, avant d'aller prêcher, le pasteur Gu prenait un verre de thé au citron, qui donnait à chacun des mots de son sermon – auquel il ne comprenait pas grand-chose au demeurant – ce même parfum citronné.

En riant, il tendit la main pour tirer sur les moustaches du docteur, dont les pointes rebiquaient.

Quel dommage que sa grand-mère, qui avait quitté la fenêtre pour chercher un autre moyen d'entrer, n'eût pas entendu des éclats de rire. À cet instant, elle était en quête d'une quelconque ouverture, pour pouvoir entrer dans le bloc et sauver son petit-fils de ce funeste monde blanc. Peut-être avait-il déjà avalé l'objet bizarre que l'étranger lui avait fourré dans la bouche ? Peut-être un terrible poison était-il déjà en train de se répandre dans son corps ? Peut-être l'avait-il déjà tué ?

« Petit coquin ! chuchota le chirurgien à l'oreille de Yong Sheng. Laisse-moi t'endormir au chloroforme. » Puis, à l'intention de Mary : « Je n'ai jamais pu obtenir, dans cet hôpital, de l'éther éthylique, et je dois me contenter de chloroforme. »

Mot à mot, elle nota cette phrase.

Il prit un masque, dont il couvrit le nez de l'enfant.

« Quelle drôle d'odeur, se dit Yong Sheng. C'est bien plus fort que le citron. Ça ressemble au

parfum de l'aguilaire, quand j'en arrache un bout d'écorce avec mon canif. »

Le visage du docteur ressemblait maintenant à un masque de pantin, avec ses drôles de moustaches en pointe. C'était amusant, car, quand le pantin bougeait les lèvres, ses moustaches se redressaient. Peu à peu, il sombra dans l'inconscience.

La porte du bloc s'ouvrit d'un coup.

Dans l'embrasure apparut la grand-mère. Dieu sait comment elle avait réussi à entrer.

Elle crut que son petit-fils était mort.

« Assassin ! hurla-t-elle en se précipitant comme une folle vers la table d'opération. Vous lui avez collé une coquille sur le nez pour le tuer, en l'empêchant de respirer ! »

À la manière d'une bête sauvage, elle se jeta sur l'enfant pour tenter d'arracher le masque qui couvrait son visage, mais le docteur Charley l'empoigna et la jeta dehors, pensant que c'était une vieille folle, échappée du service psychiatrique.

Pauvre vieille dame ! Elle voulait juste enlever l'instrument de torture qui asphyxiait son petit-fils, et tout ce qu'elle avait réussi à arracher, c'était sa petite chemise blanche en coton.

Le chirurgien, de nouveau en pleine forme, prit un air sérieux. D'une voix forte et solennelle, que rien ne pouvait plus perturber, il demanda à Mary, son assistante occasionnelle, de noter la date, le lieu, et chacune des étapes de son intervention.

« Avec le bistouri n° 11, je pratique tout d'abord une incision en diagonale de quatre centimètres et demi de longueur, dans la région inguinale. Vous qui savez crayonner, mademoiselle, vous devriez

réaliser le dessin des tendons, sous l'épiderme. Maintenant, je passe à la recherche du testicule. Pour avoir maintes fois mené à bien de telles opérations, dans d'autres pays, je sais qu'il se cache parfois sous les muscles abdominaux, mais dans le cas de ce patient, je ne l'y trouve pas. Je cherche alors dans la gaine Denis Brown, mais là non plus, il n'y est pas. Je suis obligé d'inciser la membrane sous-abdominale avec le bistouri n° 9. »

Il passa sa langue sur ses lèvres épaisses. Une lueur à la fois amusée et fière dans le regard, il dit à Mary : « Vous sentez l'odeur nauséabonde des intestins ? Voilà ! Le testicule du patient est fixé dans le canal inguinal. Il me faut pratiquer une orchidopexie. »

Mary s'efforçait de retrouver dans un coin de sa mémoire le vocable anatomique, qu'elle avait jadis étudié dans son école d'infirmières du Kansas. Elle ne se souvenait plus de la signification du mot « orchidopexie ».

Soudain, elle vit quelque chose.

« Docteur Charley, dit-elle.

— Vous voulez que j'épelle le mot "orchidopexie" ?

— Regardez, docteur Charley, il y a quelqu'un sur le toit.

— Nous n'avons pas le temps de nous intéresser à ce qui se passe sur le toit, chère assistante. Donnez-moi plutôt le compas à verge. Je vais sortir le testicule pour le mesurer avec précision. »

Obéissante, elle trouva l'instrument susnommé, et le plaça dans la main gantée du chirurgien.

« Notez : la longueur est de un centimètre cin-

quante, la largeur de quatre millimètres, avec un cordon spermatique de quatre centimètres.

— Docteur Charley !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— La femme sur le toit du deuxième bâtiment, qui agite un drapeau blanc, comme pour appeler au secours, c'est la vieille dame qui est entrée dans le bloc, tout à l'heure.

— Vous me déconcentrez, mademoiselle. Notez plutôt : Je pratique une incision de deux centimètres sur le muscle abdominal. Je déplore de ne pas avoir de véritable assistante, car je dois tirer le testicule vers le bas, et comme il manque un peu de longueur au cordon spermatique, je suis obligé d'utiliser une pince recourbée pour le descendre doucement vers le scrotum. »

Mary ressentit soudain un léger vertige, qui, pour l'heure, n'était pas dû à la vue du sang, mais au contraste étrange entre les mots anglais prononcés par le docteur et le tableau qui s'offrait à son regard, en dehors de la fenêtre.

Sous la lumière diffuse du soleil altéré de cette fin d'été, elle avait l'impression de regarder une photo surexposée. La vieille femme, qui brandissait un bout de tissu blanc, semblait tout droit sortie d'un film muet, mal développé (Mary avait assisté, à Paris, au nouveau miracle de ce siècle : la naissance du cinéma). Sur le toit du bâtiment, à la manière d'un fantôme, elle faisait des gestes mécaniques, exagérés, le cou allongé, comme si une force invisible tirait sa tête en arrière. Sans connaître la fatigue, elle brandissait inlassablement son drapeau blanc. Soudain, le cœur de Mary se serra, car

elle reconnut que ce n'était pas un drapeau, mais la chemise de Yong Sheng, qu'elle avait elle-même lavée et empesée. Il lui sembla encore l'entendre claquer dans le vent, au milieu de sa cour.

Elle comprit que la femme était en train de rappeler l'âme de Yong Sheng.

Trop tard. Devant la porte de l'hôpital, une foule nombreuse et effervescente était amassée. Au-dessus des têtes noires flottaient les bannières dédiées à Mazu. Mary devina que les gesticulations de la vieille avaient attiré tous ceux qui participaient à la procession.

Une nouvelle fois, elle tenta d'avertir le docteur Charley : « La situation s'aggrave, les gens sont de plus en plus nombreux. On dirait que toute la ville s'est regroupée autour de l'hôpital.

— La foule, c'est comme les gosses fascinés par leurs propres excréments, qu'ils reluquent avec délectation. Ils viennent voir la vieille folle danser sur le toit de l'hôpital », répondit-il, refusant de prendre la situation au sérieux.

À travers la mince fente entre les rideaux de la fenêtre, Mary reconnut soudain le charpentier Yong, sans voir distinctement son visage (un visage de marbre, secoué de tics nerveux, presque convulsifs). Elle ne voyait pas non plus la sueur qui ruisselait sur sa face. Tout ce qu'elle voyait, c'était qu'il fendait la foule à toute vitesse, presque en volant, comme si ses jambes n'étaient plus soumises à la gravité terrestre. Dans la main, il tenait quelque chose de brillant.

Les uns après les autres, il dépassa les gens, et

Dai Sijie

L'Évangile selon Yong Sheng

Chine, xx^e siècle. Yong Sheng est le fils d'un charpentier réputé pour ses sifflets qui, une fois accrochés aux plumes des colombes, produisent de merveilleuses mélodies. Tout destinait le garçon à devenir artisan, jusqu'à ce qu'il rencontre Mary, une institutrice de l'école chrétienne. Dès lors, sa vocation éclot : il sera le premier pasteur chinois de la ville. Mais en 1949, la Révolution culturelle est en marche, et l'existence du jeune homme bascule. Armé de sa seule bonté, Yong Sheng devra affronter la cruauté d'un régime qui n'épargne personne.

S'inspirant de la vie de son grand-père, l'auteur de *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* démontre ici encore son incroyable talent de conteur.

« Une œuvre d'une puissance exceptionnelle qui fera date. »

Bernard Pivot, *Le JDD*

Dai Sijie
L'Évangile
selon Yong Sheng

L'Évangile selon Yong Sheng
Dai Sijie



Cette édition électronique du livre
L'Évangile selon Yong Sheng de Dai Sijie
a été réalisée le 11 août 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072882418 – Numéro d'édition : 362538).
Code Sodis : U31055 – ISBN : 9782072882449.
Numéro d'édition : 362541.